

Quand le traducteur devient équilibriste

par **Marc Auchet***

Marc Auchet, qui vient de publier une nouvelle traduction de l'ensemble des contes d'Andersen, explique les difficultés de pareille entreprise. Il donne ainsi l'occasion de découvrir les caractéristiques et l'originalité du style du conteur danois.

On ignore généralement qu'Andersen a participé lui-même à un travail de traduction de certains de ses contes en français. Les réflexions qu'il a faites à cette occasion se trouvent dans l'autobiographie intitulée *Le Conte de ma vie (Mit Livs Eventyr)*. Au cours de l'été 1860, il passa une quinzaine de jours chez un horloger danois du nom de Jules Jürgensen, qui s'était établi à Le Locle, en Suisse, et avait un fils dont l'écrivain nous assure qu'il possédait un « talent littéraire non négligeable ». Le jeune homme était à juste titre insatisfait des traductions déjà existantes – souvent faites à partir de mauvaises traductions allemandes – et il s'attela lui-même à cette tâche, malgré sa très mauvaise connaissance du danois. Bien qu'Andersen ait été consulté et associé à ce travail, le résultat fut décevant. Le conteur eut toutefois l'occasion de s'interroger sur les mérites comparés des deux langues, et il parvint aux conclusions suivantes : « Je fus étonné de constater combien la langue danoise

*Marc Auchet est professeur à l'université Paris-Sorbonne (Paris IV)
Il a été désigné « ambassadeur Andersen » par la fondation H.C. Andersen 2005 à l'occasion du bicentenaire de la naissance du conteur.

est riche quand il s'agit d'exprimer des sentiments et des impressions, plus que la française, qui n'a souvent qu'un mot là où nous en avons toute une quantité. Je qualifierais volontiers la langue française de « plastique » elle se rapproche de la sculpture, où tout est défini, clair et soigné, tandis que notre langue maternelle dispose d'une riche palette de couleurs et d'une variété qui permettent d'exprimer les divers états d'âme. La richesse de ma langue maternelle m'a fait plaisir ; comme elle est douce et sonore, quand on la parle comme il faut ! »

Il y aurait beaucoup à dire sur la sonorité de la langue danoise, surtout si on la compare au norvégien ou au suédois, mais pour le reste, malgré sa très mauvaise maîtrise de notre langue, Andersen a fort bien identifié un des problèmes auxquels est confronté le traducteur français de ses contes. En matière de syntaxe, le danois est beaucoup moins rigide que notre langue. On aura remarqué qu'il qualifie celle-ci de « plastique », mais qu'il ne donne pas à cette épithète le sens habituel de « facile à modeler ». Il pense au contraire à la statuaire, et estime que tout, dans la langue de Boileau, est « défini, clair et soigné ». Le grand styliste qu'il était a bien senti que la rigueur de l'expression, si prisée en France, s'opposait à la « décontraction stylistique » qui était l'un des charmes de ses contes.

Disons-le tout de suite : malgré les apparences, Andersen n'est pas un auteur facile à traduire en français. La difficulté réside justement en bonne partie dans le fait que son style proche de l'oralité s'oppose au beau-parler et au style académique auxquels une longue tradition nous a habitués.

Très attentif aux questions de traduction, Milan Kundera défend dans *L'Art du roman* le principe du respect absolu du texte d'origine, et il emprunte à son éditeur italien la définition suivante : « On reconnaît une bonne traduction non pas à sa fluidité, mais à toutes ces formules insolites et originales que le traducteur a eu le courage de conserver et de défendre. » Il y a sans doute là quelque exagération, mais ce genre de réflexion est utile quand on traduit en français un écrivain comme Andersen, auquel l'histoire littéraire doit une véritable révolution stylistique qui a fait école en Scandinavie, et dont on trouve encore des traces dans la littérature contemporaine.

À cet égard, il est très instructif de comparer les deux versions qu'Andersen a données d'un même texte, l'une en 1830 et l'autre en 1837, soit deux ans après la publication de son premier recueil de *Contes racontés pour des enfants*. Il ne fait aucun doute que la première, « Dødningen » (Le Mort), est bien un conte populaire. Andersen a lui-même précisé qu'il l'a trouvé chez l'Allemand Musäus. Plusieurs détails caractéristiques la distinguent toutefois du conte populaire stricto sensu : en particulier son ton, proche de celui du roman, et les allusions savantes dont le texte est émaillé, comme si l'auteur avait souhaité parfois, dans le goût de l'époque, apporter la preuve de son érudition. La deuxième version, intitulée « Rejsekammeraten » (Le Compagnon de voyage) donne au texte un rythme tout différent. Elle fait pénétrer le lecteur directement dans l'action : « Le pauvre Johannes était bien triste, car son père était très malade et il n'en avait plus pour longtemps. Hormis eux

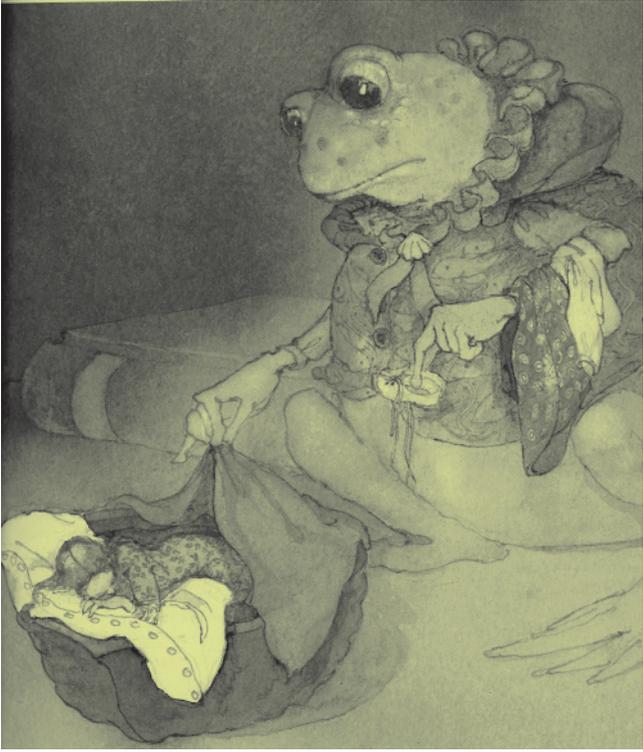


Illustration de Lisbeth Zwerger pour
Poucette
éditions Duculot, 1991

deux, il n'y avait absolument personne dans la petite pièce. La lampe qui était sur la table était sur le point de s'éteindre, et c'était très tard le soir... » Il est évident qu'entre ces deux textes, Andersen a trouvé son style.

Une autre comparaison nous servira à illustrer cette remarque. Le tout premier des *Contes racontés pour des enfants*, publié en 1835, reprend le thème de « La Lumière bleue », qui figure dans les *Kinder-und Hausmärchen* des frères Grimm. Le texte allemand commence ainsi : « Il était une fois un soldat qui avait fidèlement servi le roi pendant de longues années : lorsque la guerre fut finie et que le soldat ne fut plus en mesure de continuer à servir dans l'armée, à cause de ses nombreuses blessures, le roi lui dit : « Tu peux rentrer chez toi, je n'ai plus besoin de toi. » » Le début du récit d'Andersen frappe par sa concision et son dynamisme : « Un soldat arrivait au pas sur la grand-route, une, deux, une, deux ! Il avait son sac sur le dos et un sabre au côté, car il avait été à la guerre, et maintenant il rentrait. » On s'aperçoit une nouvelle fois qu'il ne s'agit pas d'une imitation d'un conte populaire, mais bien d'une nouvelle manière d'écrire. Ce style était tellement novateur qu'il fut brocardé par plusieurs critiques littéraires danois de l'époque, en particulier Christian Molbech, lui-même auteur de contes : « Si on veut raconter des contes à des enfants ou aux gens du peuple en faisant preuve d'originalité ou en imitant artificiellement la façon naturelle [...], ou encore en ayant recours à un style et un ton prétendument enfantins, on ne fait que les corrompre et c'est un manque de goût et d'intelligence. »

C'est à ce genre de critique que s'expose le traducteur scrupuleux. S'il veut être fidèle à l'original, il doit respecter les ruptures de syntaxe, les onomatopées, les courtes indépendantes juxtaposées, l'absence de conjonctions de coordination, bref, tout ce qui crée l'impression de l'oralité. Prenons par exemple le récit « Le lutin chez le charcutier » : « Il y avait un vrai étudiant, il habitait dans la mansarde et ne possédait rien. Il y avait un vrai charcutier, il habitait au rez-de-chaussée et possédait toute la maison, et c'est à lui que le lutin restait attaché, car c'est ici qu'à chaque veillée de Noël on lui donnait un plat de bouillie avec un gros morceau de beurre dedans ! Ça, le charcutier pouvait le donner. Et le lutin restait dans la boutique et c'était très instructif. »

Le premier impératif, pour le traducteur, est de rendre le ton si particulier d'Andersen. Les particularités syntaxiques ont évidemment leur importance, mais c'est avant tout une question d'atmosphère. D'un récit à l'autre, celle-ci peut être tragique, mélancolique, sérieuse, ironique ou même sarcastique, suivant le thème abordé. Pour restituer la tonalité propre à chacun de ces textes, il faut suivre l'auteur jusque dans les détails et associations d'idées parfois baroques auxquels il a recours, dans les onomatopées, dont il faut trouver des équivalents en français, ou encore dans la profusion de jeux de mots dont ce virtuose de la langue danoise faisait fréquemment usage. Sur ce dernier point, il faut reconnaître qu'on se heurte parfois à des problèmes insolubles, mais pour l'essentiel, il faut se livrer à un périlleux travail d'équilibriste. Dans un conte au ton humoristique très marqué, « La Colline des



Poucette, ill. N. Claveloux, Éditions des Femmes, 1978

elfes », Andersen explique par exemple que le vieux troll de Norvège s'est marié avec la fille du roi de la falaise de l'île de Møn. Tous les lecteurs danois savent qu'il s'agit d'une falaise de craie. Un des protagonistes fait alors la remarque : « Han tog sin Kone paa Kridt, som man siger. » Ce qui signifie littéralement : « Il a pris sa femme sur la craie, comme on dit. » En réalité, cette expression signifie « à crédit ». Comme il est important de garder le ton enjoué de l'ensemble du texte, et que la traduction littérale est impossible dans ce cas, il faut trouver une sorte d'équivalent : « Il n'y avait pas de quoi en faire une montagne, comme on dit ! » Le sens est légèrement différent, mais le ton est conservé et l'expression choisie reste compatible avec l'idée de la falaise.

Dans l'édition des *Contes et histoires* publiée cette année dans la collection La Pochothèque, nous avons tenu à indiquer dans des notes de bas de page les jeux de mots intraduisibles, de façon à souligner la virtuosité stylistique d'Andersen. Il arrive parfois que la traduction soit assez aisée, comme c'est le cas pour le court récit « Deux demoiselles », véritable feu d'artifice de traits d'esprit. « As-tu déjà vu une demoiselle ? Je veux dire : ce que les paveurs appellent une demoiselle, celle qui sert à damer les pavés. » Le lecteur apprend un peu plus tard que cette « demoiselle » est fiancée avec un « bélier », dont on lui précise que « c'est une grosse machine qui enfonce les pieux et fait donc le même travail que la demoiselle, mais en moins fin ». Il se trouve que ces divers termes ont de parfaits équivalents en français, si bien que la transposition se fait presque d'elle-même.

Habitué à lire d'anciennes traductions ou adaptations françaises des *Contes* d'Andersen – celles du XIX^e siècle – le lecteur ne se rend souvent pas compte de la dimension humoristique d'un grand nombre de ces textes, car plusieurs d'entre elles ont été faites à partir de l'allemand et les traducteurs de cette époque avaient souvent une très mauvaise connaissance du danois. À cet égard, il faut souligner qu'Andersen lui-même estimait que l'humour était le « sel » de ses contes. Si le texte français gomme cet aspect, il enlève à l'original une bonne partie de sa saveur.

Le cadre de ce court article nous interdit d'aller plus loin dans cette rapide présentation. La meilleure conclusion sera sans doute d'inviter à lire ce corpus exceptionnel, dont la plus grande partie reste encore à découvrir, puisque le grand public ne connaît souvent qu'une dizaine ou une douzaine des textes rassemblés dans le volume des *Contes et histoires*. Gageons que plus d'un lecteur sera agréablement surpris par la richesse et la variété de ces 156 récits courts, auxquels nous avons ajouté les 33 beaux textes du *Livre d'images sans images* qui sont de la même veine que le corpus « canonique » des *Contes et histoires*.